

Allocution

de M. Thierry Béguin, Conseiller d'Etat

Monsieur le recteur,
Messieurs les doyens,
Mesdames et Messieurs,

L'an dernier, nous évoquions l'horreur de l'attentat du 11 septembre et il y a quelques jours, le terrorisme frappait Moscou. Hébétés, nous découvrons, affalés sur les fauteuils rouges d'un théâtre les cadavres de jeunes femmes, ceinturées d'explosif, parce que leurs ventres ne pouvaient porter la vie déjà ravie à leurs maris tués par la guerre russe. Avec leurs visages blêmes, murés dans la folie, émergeant à peine de leur linceul noir, elles nous sont apparues comme les messagères de la mort.

Une première réaction émotionnelle aurait pu nous faire penser que certains prophètes avaient raison de nous prédire le choc des civilisations, que nous allions vers une confrontation violente entre les valeurs du monde occidental et celles des mouvements islamistes par exemple. Vision manichéiste qui arrivait à point nommé au milieu des années 90 pour combler le vide conceptuel de l'après guerre froide. Ce simplisme a fait des émules aux USA et il semble tenir lieu de doctrine à l'administration américaine. Les bons et les méchants, l'Empire et les barbares. Dans le miroir qu'on lui tend, Ben Laden se reconnaît, à ceci près que le schéma est inversé.

C'est le moment de se souvenir que la complexité du monde ne peut pas s'expliquer par un raisonnement binaire, qu'intelligence veut dire interrogation comme le pensaient les Grecs et qu'une question bien posée nous conduit plus loin sur le chemin de la vérité qu'une réponse toute faite quand bien même elle nous apporterait le réconfort factice propre aux grandes certitudes.

Dans son livre *L'Empire et les nouveaux barbares*, Jean-Christophe Rufin nous rappelle que comme Rome après la destruction de Carthage, les démocraties occidentales ont perdu leur dernier adversaire avec l'effondrement du monde soviétique. Elles se retrouvent face à l'inquiétante nébuleuse des pays du tiers-monde. Il nous met en garde contre notre mentalité de citadelle assiégée et contre notre conception de la civilisation devenue synonyme de richesses intellectuelles et économiques, de développement et d'ordre par opposition au chaos que représentent des *terrae incognitae* qui échappent à notre connaissance aussi bien qu'à notre entendement.

Ce choc des civilisations n'est-il pas plutôt le symptôme que la cause profonde des conflits qui ravagent notre planète ?

Pour ces nouveaux barbares, la construction d'une identité meurtrière, pour reprendre l'expression d'Amin Maalouf, n'est-elle pas l'expression d'une colère ? L'Islam fondamentaliste ou radical se sert de la religion comme levier d'une révolte qui n'est que la résultante d'une longue accumulation d'oppression, d'injustices et de frustrations héritées de la colonisation ou d'une époque plus récente d'exploitation. Le terrorisme islamiste ne représente pas plus la civilisation musulmane que la dictature mussolinienne ou le national-socialisme ne représentent l'Occident. Gardons-nous d'appeler choc des civilisations la simple confrontation de la colère des uns avec la peur des autres.

Cet éternel antagonisme entre pauvres et riches nous l'avons vécu chez nous de manière particulièrement intense avec l'arrivée de la révolution industrielle et nous avons pu le dominer dans le processus démocratique des Etats-Nations. Parce que les Nations avec leurs systèmes légaux susceptibles d'évoluer en fonction des rapports de force ont constitué le cadre dans lequel les tensions ont pu s'exprimer, les solutions se mettre en place, les gains de productivité pouvant par ailleurs absorber les revendications partiellement satisfaites.

Mais aujourd'hui, "la mondialisation de l'économie exige la mondialisation de la solidarité" déclarait Jacques Chirac au sommet de Beyrouth. Et il ajoutait : "Humaniser et maîtriser la mondialisation passe par l'invention d'une gouvernance universelle, d'une démocratie planétaire".

Il le faudra bien. S'exprimant récemment à l'Université de Fribourg, Boutros Boutros-Ghali, plaidait pour que l'Europe ne se contente pas de regarder vers l'Est, mais prenne conscience que son avenir est inséparable du destin commun de la rive Nord et de la rive Sud de la Méditerranée.

Selon les projections établies, d'ici à 2050, la population de l'Algérie, par exemple, augmentera de 63 %, celle de l'Egypte de 65 % et celle de la Syrie de 118 %, ce qui signifie qu'en 2050, les pays du Sud de la Méditerranée auront pratiquement rejoint les pays européens qui eux, auront vu leur population diminuer de 17 %. Avec une différence notable : la moitié de la population des pays du Sud sera constituée de jeunes de moins de 15 ans. Comment ne pas voir que cette situation ne pourra qu'aggraver des inégalités déjà criantes et qu'elle aura pour conséquences une instabilité sociale et politique et une montée en puissance du fanatisme et du fondamentalisme dont on sait qu'ils trouvent un terreau dans un quotidien synonyme pour la jeunesse de chômage, de misère et d'absence d'avenir ?

Et si nous envisagions le concept de crise comme les Chinois : au danger conjugons l'opportunité ! L'Europe, selon un rapport de l'ONU, devra faire venir 1,6 millions d'immigrés par an si elle veut combler son déficit de main-d'œuvre et maintenir son taux de croissance actuel. C'est dire que la question de l'immigration ne doit pas être abordée à coup de mesures défensives à court terme, fondées sur un repli craintif, mais faire l'objet d'une approche nouvelle, positive et globale. Et Boutros Boutros-Ghali affirmait avec force : "La reconnaissance de l'héritage culturel étranger a été à l'origine de l'identité européenne. Et cette pratique de l'hybridité et du métissage reste plus que jamais d'actualité. Elle doit inciter l'Europe à accueillir l'étranger pour l'intégrer et l'accepter dans son altérité, à dialoguer avec les autres cultures, à s'ouvrir sur ce qui n'est pas l'Europe pour contribuer à l'avènement de la civilisation de l'universel."

Il convient donc d'entamer le dialogue des cultures, thème du sommet de Beyrouth. Mais pour s'ouvrir à l'autre, encore faut-il être sûr de soi, c'est-à-dire se connaître c'est-à-dire lutter dans nos familles comme à l'école contre l'illettrisme culturel et l'analphabétisme religieux. Il faut savoir d'où l'on vient, de quoi nous sommes faits, quelles sont les valeurs qui ont façonné notre âme. Il n'est pas nécessaire de croire, mais il est indispensable de savoir. Alors sûr de nous et fiers de notre tradition, nous pourrions, comme l'Empereur Hadrien, intégrer sereinement dans l'héritage les trésors des barbares "voire entreprendre de penser autre chose que ce que nous pensons", lui qui disait que pour que Rome demeure, il faut que Rome soit aimé au-dehors et au-dedans, alors je ferai la paix avec les hommes des terrae incognitae et j'adoucirai le sort des esclaves.

Pour réussir le dialogue des cultures, il faut ouverture et tolérance, mais aussi accord sur un noyau dur de valeurs universelles comme la reconnaissance de l'éminente dignité de la personne humaine et le caractère sacré de la vie.

C'est seulement sur le socle de la déclaration universelle des droits de l'homme que ce dialogue peut s'engager. La lapidation de la femme adultère n'est pas négociable. Elle n'est d'ailleurs pas plus exigée par le Coran que les bûchers de l'inquisition par l'Evangile.

La limite de notre monde, c'est aussi la limite de nos mots. La maîtrise des langues nous ouvre plus facilement les portes des autres cultures. C'est là une grande tâche à laquelle l'Université doit prendre part. La linguistique nous apprend à quel point les langues sont proches et que leurs modes de fonctionnement sont, tout compte fait, relativement limités, que l'on peut même en faire une synthèse à travers les grammaires génératives.

Notre faculté des lettres offre une large palette de disciplines. Aux langues et à la linguistique s'ajoutent la philologie classique, la dialectologie et l'orthophonie. Sans oublier la logique, Monsieur le recteur, qui reste essentielle à la compréhension de notre monde et à la critique des idées reçues.

Au fond, le dialogue des cultures que nous appelons de nos vœux n'est rien d'autre que l'art de passer de la grammaire des langues à la grammaire des civilisations comme aurait dit Braudel.

Ce pôle fort figure dans le plan quadriennal de l'Université et nous invitons le rectorat à le développer dans le cadre du contrat d'objectifs, prévu par la loi actuellement en examen devant le Grand Conseil. Car ce pôle est important pour la formation des enseignants de la scolarité obligatoire. Nous avons déjà franchi une première étape avec l'enseignement des langues et cultures de l'Antiquité au secondaire I, avec l'appui déterminant de l'Université. Nous poursuivrons dès la rentrée prochaine avec des modules consacrés à l'histoire des cultures religieuses et de l'humanisme.

Vous nous interpelliez tout à l'heure Monsieur le recteur pour savoir si nous voulions une université captive des normes économiques ou à même de proposer des réponses à une société peut-être délinquante ou encore dont le rôle est uniquement fonctionnel.

Pour notre part, nous la voulons simplement attentive au monde, capable de nous aider à le transformer en exerçant sa mission de veille de la conscience afin d'aller vers cet "humanisme intégral" où Léopold Senghor voyait l'avenir du monde.